

Lord Byron est-il jamais venu à Curtea de Argeș? Un voyageur du XIXe siècle prétendait avoir remarqué sa signature sur une colonne, parmi d'autres graffiti. Même si l'on n'en sait toujours pas plus sur cette visite du poète, que ses biographes ignorent naturellement, ce recueil d'inscription nous ravit par l'abondance des documentes et par l'exactitude scrupuleuse des transcriptions et du commentaire. Dans un pays où les études d'épigraphie grecque et latine ont une belle tradition, le projet de publier un corpus des inscriptions médiévales n'a commencé à être réalisé qu'en 1965 par un premier volume, consacré à la ville de Bucarest et suivi, une trentaine d'années après, par ce recueil. Cependant, l'activité de copier ces inscriptions est beaucoup plus ancienne, ce qui a obligé l'éditeur à passer au crible récits de voyageurs et notices d'antiquaires, éparées dans des revues locales. L'usage que cette enquête a fait de l'érudition ecclésiastique est allé jusqu'à dépouiller de vieux mémoires de licence en théologie qui n'avaient pas été jugés dignes d'impression. Il n'est donc pas rare de voir citer "Păstorul ortodox", "Năzuința" ou *Monografia comunei Silisești (fostă Bumbești)*. A part ces références qui supposent un travail extrêmement patient, M. Bălan a contrôlé et rectifié les copies de ses prédécesseurs par un examen personnel sur le terrain, ce qui signifie qu'il a sillonné en tous sens, à vélo ou même à pied, le territoire de l'ancien district Argeș.

Il y a un désavantage évident à adopter comme critère d'enregistrement la location actuelle d'une pierre ou d'un objet: c'est ainsi que certaines inscriptions en provenance d'autres régions sont éditées dans ce volume parce qu'elle se trouvent au Musée de Pitești. Une carte eût permis de mieux localiser les limites du district. Sur un total d'environ 1200 textes épigraphiques, une douzaine remontent au XIVe siècle - mais elles appartiennent toutes au même monument - il y en a seulement quatre du XVe siècle et une trentaine du XVIe. On remarque encore une forte inégalité entre le XVIIe siècle, avec à peine soixante-dix inscriptions, et le XVIIIe, où l'on constate plus de trois cents. Parfois, on se trouve dans la

situation d'avoir une inscription assez récente, qui a été ajoutée lors d'une restauration, tandis que le monument est beaucoup plus ancien (le cas de l'église de Vârzaru, servant à présent de chapelle au cimetière du village).

La variété des épigraphes est impressionnante: ce sont des obituaires, des textes de fondation, des épitaphes ou des graffiti. Le plus célèbre est sans doute celui qui a noté la date de la mort de Basarab, le premier connu des princes Valachie. Mais l'originalité et l'intérêt de plusieurs autres méritent d'être soulignés. A Curtea de Argeș et à Ruda, certains graffiti sont des "essais de plume" indiquant l'existence d'une école de "grammairiens". L'un d'eux a griffonné malicieusement: "Tudor mon pauvre enfant, je vais te tirer les cheveux!" A Bucșănești, une inscription conserve le souvenir d'une visite pastorale du métropolitain Néophyte en 1747. Une épitaphe de Budeasa Mare rappelle que Mitrea le panetier a été assassiné en 1744 (sans autres détails). Ailleurs, on parvient, grâce aux renseignements fournis par des pierres tombales, à préciser la généalogie des boyards Rudeanu (à Ruda et à Flămânda-Golicea) ou celle d'une autre lignée du XVIIe siècle, les seigneurs de Cepari. Le plus bel exemple, à ce propos, me semble l'identification de quatre, sur cinq, générations de la famille Rătescu. Si Dumitrașcu, père du Barbu (+1734) est aussi le père d'Enache, comme il est vraisemblable, on a, d'un côté, les noms des enfants de Barbu: Maria, Despina, Victoria, Andrei et Mihai (ce dernier étant le grand-père de Grigore, ayant vécu de 1805 à 1840), de l'autre la parenté des deux fils d'Enache et de Catrina. Le premier, Gheorghe, épouse Maria; leurs enfants sont Toma et Catrina, ainsi que cinq autres, morts en bas âge: Radul, Anca, Safta, Marica, Ilina. Le second, Toma, a eu de son mariage avec Bălașa les enfants suivants: Maria, Toma, Constantin, Gheorghe, Catrina, Joița. A la mort de sa femme, en 1752, il se remarie et sa seconde épouse, Safta, dès l'année suivante, sera représentée dans le peinture de l'église de Borlești, où figurent tous les membres de la famille, sans omettre la défunte Bălașa.

Cette information abondante

provient de Gălătești et de Borlești, deux églises de campagne.

Les inscriptions sont des documents que renseignent sur la vie quotidienne aussi bien que sur des événements importants pour la communauté paysanne. Par exemple, à Telești, on a la liste de ceux qui ont payé pour refaire le toit en bardeaux de l'église du village. Une croix de pierre à Mogoșoaia porte témoignage sur un grand procès que les paysans sont parvenus à gagner: l'arrêt du Conseil Princier qui décide qu'ils ne seront jamais serfs, mais qu'ils demeureront aussi libres que leurs ancêtres, a été gravé sur cette croix, comment mieux mesurer les rapports agraires en Valachie à la veille des réformes de Constantin Mavrocordato? Et, l'épitaphe posée par Șerban Cantacuzino en 1695, à Bascove (Ursoaia), sur la tombe de sa femme et de sa fille, atteint un lyrisme funèbre qui nous touche plus que les textes littéraires de la même époque.

Signalons brièvement l'intérêt de ce volume pour l'histoire des relations avec le Sud-Est européen. L'un des graffiti de Curtea de Argeș avec lemme et photo, p. 254 et fig. 24 c) semble être une référence à Théodora, la seconde femme du Tzar bulgare Ivan Alexandre, car, sinon, qui pourrait être "la princesse juive"? On notera également des noms sud-slaves, peut-être ceux des tailleurs de pierre qui ont travaillé à la construction de St. Nicolas. Bien d'autres inscriptions de recueil marquant le mouvement d'immigration qui, du XVIe au XVIIIe siècle, a introduit dans la société roumaine de plus en plus de Grecs ou des balkaniques d'origine incertaine.

L'index, les lemmes et les notes font preuve d'une érudition minutieuse. Qu'on nous permette seulement de remarquer, à propos de VII 295, que "Domna, Voica" (deux noms propres) est une lecture préférable à "Domna Voica" (la princesse Voica): on ne comprend pas pourquoi le nom d'une princesse se retrouverait parmi d'autres qui sont absolument ordinaires et Domna est bien attesté dans l'onomastique du XVIIe siècle. Une erreur typographique de taille dépare ce beau volume: les pages 241-256 se répètent, tandis que manquent les pages 289-304.

ANDREI PIPPIDI